

Parcourons ici rapidement ces grands noms, et voyons s'il en est, avant le christianisme, de plus illustres et de plus vénérables.

Commençons seulement à Socrate, qui commence en effet le grand mouvement philosophique ancien : sauf les réserves nécessaires à faire ici, d'ordinaire, quelle raison ! quel ferme bon sens ! quel admirable emploi de sa vie, dévouée à défendre le sens commun contre les subtilités sophistiques, à dégager les vérités latentes dans la conscience de ses disciples, à expliquer la loi morale et souvent même à inspirer à la jeunesse l'amour du bien.

De Socrate est venu Platon, le plus beau génie philosophique des temps anciens, homme étonnant, qui s'est élevé dans les régions de la vérité philosophique aussi haut que l'intelligence humaine le puisse faire, car on ne l'a pas dépassé : on a approfondi, scientifiquement décrit le procédé platonicien, qui consiste à monter avec les ailes de l'âme, comme il disait, du fini à l'infini, du monde à Dieu ; mais Platon a le premier indiqué les lois de ce procédé, et a donné en outre le plus bel exemple de leur application qu'ait produit la raison humaine dans l'ancien monde. Et n'eût-il écrit que ces trois paroles :

Philosopher, c'est apprendre à connaître Dieu !

Philosopher, c'est aimer Dieu !

Philosopher, c'est imiter Dieu !²

C'en serait assez pour me faire comprendre comment ses contemporains, d'accord avec la postérité, d'accord même avec les Pères de l'Église, l'ont appelé *divin*.

Aristote, disciple de Platon, âme moins poétique, mais esprit aussi profond : vaste et puissant génie, génie encyclopédique, qui

² Platon, cité par S. Augustin, *de Civili Dei*, VIII. viii.

possédait à lui seul toute la science de son temps, Aristote est un maître non moins illustre de la sagesse philosophique ; et comme Platon, il proclame aussi et démontre par des arguments irréfutables, le Dieu suprême, la loi morale, l'âme immortelle.

Voilà, dans l'antiquité grecque, les deux grands maîtres, ceux dont l'école a été appelée par les Pères *le vestibule même de l'Église* et aux doctrines desquelles, disait saint Augustin, il y aurait peu à changer pour devenir chrétien¹.

L'ancienne Rome, politique et guerrière, dédaigna longtemps les spéculations philosophiques. C'est son plus grand écrivain et son plus grand orateur, Cicéron, qui se chargea de l'introduire dans la philosophie, et d'élever l'esprit romain, trop exclusivement pratique et positif, dans ces hautes sphères de la pensée. C'est lui qui, traducteur éloquent et enthousiaste de la philosophie hellénique, transmit à sa patrie, dans une langue harmonieuse, la tradition des grandes doctrines philosophiques.

Plus tard, Sénèque, esprit moins spéculatif, et touché déjà peut-être du souffle chrétien, exposera plus spécialement aux Romains les choses morales, dans son vif et sententieux langage.

Les anciens Pères de l'Église, dit Tomassin, se rapportent par leur éducation philosophique à l'école de Platon. Saint Augustin, le plus grand de tous peut-être par le génie, esprit aussi puissant que Platon, mais guidé par une lumière plus sûre, est un platonicien converti à l'Évangile ; et, nous l'avons vu, non-seulement il n'abandonne

¹ Si hanc vitam illi viri nobiscum rursum agere potuissent, viderent prefecto cuius auctoritate facilius consuloretur hominibus, et pacis mutatis verbis atque sententiis christiani fierent. (S. Augustin, *de Vera religione*, 7.)